

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 10 (1960)
Heft: 4

Artikel: À mon ami Reverdin
Autor: Miéville, Henri-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380747>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Revue est heureuse de s'associer à l'hommage rendu à M. Henri Reverdin, membre d'honneur de son Comité général, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. (Réd.)

A MON AMI REVERDIN

Qu'il me soit permis, me joignant à l'hommage rendu à Henri Reverdin, d'évoquer ici un souvenir qui lui est précieux autant qu'à moi et qui se rapporte à la reprise en mains de la *Revue de théologie et de philosophie* (seconde série) par un groupe d'amis dont nous faisons partie. C'était en 1913. Les directeurs de la Revue — fondée en 1868 par le professeur Eugène Dandiran — avaient décidé de passer la main à une équipe de théologiens et de philosophes plus jeunes dont René Guisan était l'inspirateur. Cette nouvelle équipe qui succédait au comité de rédaction constitué par les professeurs Henri Vuilleumier et Philippe Bridel voulut arrêter sa ligne de conduite, définir les principes qui guideraient son activité et organiser le travail qu'elle assumait. Elle accepta la gracieuse hospitalité que lui offraient les parents d'Henri Reverdin dans leur campagne de Rive de Pregny, aux portes de Genève, en bordure du lac.

Ces « assises » durèrent deux jours et laissèrent aux participants un souvenir lumineux. Quoi de plus exaltant que la collaboration d'un groupe de jeunes hommes ayant un même idéal, une même foi et décidés à mettre leurs efforts en commun pour maintenir en vie un périodique destiné à être un organe de la pensée religieuse associée à une recherche philosophique ouverte sur le monde.

« La vie de l'esprit est une, disait l'éditorial du premier numéro de la nouvelle série de la Revue, bien qu'il n'y paraisse pas toujours. Les grandes activités spirituelles convergent. Des questions qui semblaient distinctes posent un problème unique à qui les étudie assez pour pénétrer au-delà des apparences superficielles et des délimitations arbitraires... Jamais, nous le croyons, on ne s'est rendu compte mieux qu'aujourd'hui de l'incapacité où nous sommes d'isoler les uns des autres les problèmes que pose la vie de l'esprit. » Et encore : « Quand on professe de s'intéresser aux choses de l'esprit, il faut sans crainte suivre jusqu'au bout les problèmes qu'elles posent. » Tel avait été déjà le propos des fondateurs de la Revue : « Organiser une véritable collaboration entre les hommes qui cherchent à penser leur foi,

quelles que soient d'ailleurs les convictions qui sont devenues les leurs. » En prenant un nouveau départ, la Revue ne changeait pas d'orientation ; elle visait le même but et ne changeait que d'équipage et d'habit. Parmi les membres du nouvel équipage nul n'était mieux fait pour en comprendre l'esprit qu'Henri Reverdin. J'en ai été frappé en relisant quelques pages de la thèse qu'il avait présentée en 1905, à la Faculté de théologie de l'Université de Genève sous le titre : *De la certitude historique*. On y trouve analysés et discutés avec une remarquable pénétration les problèmes délicats et complexes que pose à la réflexion philosophique la recherche de la certitude en matière d'histoire. Du moment que nous sommes sujets à l'erreur et qu'il peut y avoir des certitudes non fondées, trompeuses, quel est le rapport entre la certitude et la vérité ? Ce problème ne saurait laisser le théologien indifférent : les livres bibliques, notait Reverdin, ayant été écrits par des hommes, « il est légitime et obligatoire d'étudier ces documents avec le même sens critique dont tout bon historien s'inspire » ; il est nécessaire de se demander dans quel cas et sous quelles conditions on peut espérer obtenir la certitude. Problème qui va très profond, car « le recours à un critère de certitude suppose une certitude préalable ». Ne semble-t-il pas que nous soyons enfermés dans un cercle ? Comment nous est-il possible d'en sortir ?

Le besoin de pousser jusqu'aux principes et à l'ultime fondement qui caractérise le philosophe authentique et l'apparente à l'homme religieux devait engager Henri Reverdin à étudier *La notion d'expérience d'après William James* dont le renom était alors considérable et que Reverdin avait entendu lors d'un séjour aux Etats-Unis. Fils d'un savant éminent, Henri Reverdin unit à l'aspiration du philosophe le souci de bâtir sur le terrain solide de l'expérience patiemment interrogée. Il est loin du prétentieux dédain que l'on affiche parfois aujourd'hui à l'endroit du travail du savant. Mais l'« empirisme radical » de James trouve en Reverdin un critique avisé. Car, s'il y a des données expérimentales s'étendant du sensible jusqu'aux états vécus par les mystiques, il s'en faut que tout ce qui se présente à la conscience émergeant en elle « sans raison » et accepté sans choix puisse être déclaré « vérité ». « Il faut, pour que la pensée devienne vraie, déterminer et fixer la légitimité de l'emploi des termes unifiants et disjoignants par lesquels nous exprimons les relations entre les choses. » C'est d'ailleurs ce que voulait faire le « pragmatisme » de James : il déclarait que cette légitimité est acquise, lorsque nous constatons qu'une croyance satisfait « nos besoins humains ». Formule bien vague et qui contredit, selon la remarque pertinente de Reverdin, la thèse de l'empirisme radical, puisque celui-ci veut que l'on considère comme « également réelles toutes relations expérimentées » en tant que présentes dans le « courant de la conscience ».

Ce qui frappe quand on lit les travaux d'Henri Reverdin, c'est, pour ne pas parler des qualités d'élégance et de clarté de son écriture, le constant souci d'objectivité, de compréhension sympathique, d'honnêteté parfaite. Ce sont ces vertus éminentes qu'il est si difficile de pratiquer, quand les passions « idéologiques » sont déchaînées, qu'on se plaît à saluer chez cet ancien collaborateur du Comité international de la Croix-Rouge ; c'est cet esprit que l'on retrouve entre autres dans la remarquable étude qu'Henri Reverdin présenta en 1955 à la séance annuelle de la Société romande de philosophie, travail qui avait pour sujet : *Philosophie et philosophies*. Il était fait pour aborder avec une pleine liberté d'esprit l'examen de la question de savoir « si nous sommes fondés à parler de *la* philosophie, ce qui désignerait une philosophie unique, seule parfaitement valable, — que celle-ci soit tenue pour « réalisée », ou comme en voie de réalisation, ou encore pour réalisable ». On admire la manière simple et claire dont sont classés et caractérisés les divers modes de philosopher qui ont trouvé, qui trouveront toujours à s'exprimer dans les réflexions plus ou moins systématisées *des* philosophes. *La* philosophie — telle sera la conclusion que suggère notre philosophe — s'il faut entendre par là un système définitif « composé d'énoncés et de propositions (vraies ou justes) qui domineraient le temps, n'existera sans doute jamais, mais « le philosophe » pourra se perpétuer dans la durée et progresser, si l'homme qui philosophe s'applique à tenir compte de « tout ce qui *des* philosophies pourrait et devrait être retenu ». Sages paroles, car l'homme qui philosophe en s'inspirant de cette règle d'or cheminera — cet espoir nous est permis — vers un point de convergence où tendront ses émules venus de tous les points de l'horizon, et s'il s'associe « à l'aspiration des artistes vers la Beauté, à l'élan qui porte les âmes vers Dieu », ne pouvons-nous pas souhaiter qu'en dépit d'échecs, de reculs, d'erreurs et de fautes, malgré tout « l'irrationnel » qui le blesse, mais aussi l'aiguillonne, il lui soit donné « de se sentir en communion avec l'Esprit divin, immanent en chacun et qui cependant reste transcendant pour tous, étant au-delà et au-dessus de toutes les réalisations humaines. »

C'est en ces termes — je tenais à les rappeler à peu près textuellement — que de la façon discrète qui est la sienne Henri Reverdin philosophe marque sa position religieuse, témoignant par là de sa foi en l'unité profonde de la vie et de l'esprit.

HENRI-L. MIÉVILLE.